

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Voyages en solitaire

Marc Degryse, *Le navire d'Acoma*, Montréal, Québec/Amérique, 1995, 296 p., 24,95 \$.

France Lachaine, *La vierge au serin ou L'intention de plénitude*, Laval, Trois, 1995, 120 p., 19,95 \$.

Yvon Rivard, *Le milieu du jour*, Montréal, Boréal, 1995, 336 p., 24,95 \$.

Francine Bordeleau

Numéro 82, été 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38843ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1996). Compte rendu de [Voyages en solitaire / Marc Degryse, *Le navire d'Acoma*, Montréal, Québec/Amérique, 1995, 296 p., 24,95 \$. / France Lachaine, *La vierge au serin ou L'intention de plénitude*, Laval, Trois, 1995, 120 p., 19,95 \$. / Yvon Rivard, *Le milieu du jour*, Montréal, Boréal, 1995, 336 p., 24,95 \$.] *Lettres québécoises*, (82), 15–16.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1996

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Marc Degryse, *Le navire d'Acoma*, Montréal, Québec/Amérique, 1995, 296 p., 24,95 \$.

France Lachaine, *La vierge au serin* ou *L'intention de plénitude*, Laval, Trois, 1995, 120 p., 19,95 \$.

Yvon Rivard, *Le milieu du jour*, Montréal, Boréal, 1995, 336 p., 24,95 \$.

Voyages en solitaire

Ils partent, ou font semblant.

En somme, ils cultivent l'art de la fuite en avant...



ROMAN

Francine Bordeleau

ON NE COMPTE PLUS LE NOMBRE D'ÉCRIVAINS ayant utilisé la métaphore du voyage pour signifier une quête intérieure ou, plus simplement, la nécessité de résoudre une difficulté quelconque. Et sauf erreur, il semble bien que la métaphore se retrouve chez de plus en plus d'auteurs québécois : comme si le Québec était par trop étouffant, et comme si perdurait le complexe du provincial par le fait même obligé de montrer qu'il connaît le monde, que les aéroports internationaux n'ont désormais pour lui aucun secret.

Marc Degryse, France Lachaine et Yvon Rivard voyagent à des fins diverses. Chez les deux premiers, le voyage constitue vraiment le cœur du récit. Mais est-ce signe que le thème est éculé ? Toujours est-il que ces deux livres sont plus ou moins réussis.

Le mythe de l'Amérique

Le navire d'Acoma est le dernier volet d'un diptyque intitulé *Erick, l'Amérique*. Le tome I, paru chez Québec/Amérique en 1993 simplement coiffé du titre *Erick, l'Amérique*, nous projetait en 1984, à New York. Markus ou Mk, le narrateur — un Français qui vit à Montréal et vient de fêter ses quarante ans —, y a rendez-vous avec Erick, un ami (presque un *alter ego*) qu'il avait perdu de vue, et qu'il cherchait à retrouver depuis près de vingt ans. En attendant ce rendez-vous, Markus récapitule les événements de ces vingt dernières années : de sa rencontre avec Erick en 1965 à Titisee, station thermale de la Forêt-Noire, aux lieux où l'a mené sa quête de l'ami.

Dans le numéro 133 du magazine *Spirale* (mai 1994), Marcel

Olscamp montrait bien à quoi tient l'agacement qu'on peut éprouver à la lecture de ce diptyque : « Marc Degryse fait partie de ces nombreux écrivains qui, depuis quelques

années, psalmodient "l'Amérique !" avec des trémolos dans la voix, comme si le simple fait de vivre sur ce continent les avait frappés pour de bon d'une stupeur sacrée », écrivait le critique. Façon de parler, d'ailleurs, car pour Degryse l'Amérique ça n'est pas le continent entier ; l'Amérique, c'est les États-Unis. Et Olscamp de poursuivre : « À la suite de quelle catastrophe géologique les territoires situés au nord du 49^e parallèle ont-ils tant perdu de cette précieuse américanité ? »

Les mêmes propos — les mêmes, très exactement — s'appliquent au *Navire d'Acoma* (Acoma, selon l'Indien Hector, est une « Cité Céleste »). Cherchant « une issue prochaine à [son] impasse canadienne », le narrateur se perd dans « ces zones délaissées de l'Amérique », se trouve « quelque part au cœur de l'Amérique », puis « quelque part dans le ventre de l'Amérique », mais craint de succomber « au vertige que l'Amérique défaite creuse » en lui... Bref, le mythe américain, ressassé et entretenu *ad nauseam*, et appuyé, si besoin était, par de nombreuses références filmiques, Degryse ne l'aura pas épuisé avant la fin du livre, lorsqu'il aura parcouru à l'envers la route des pionniers.

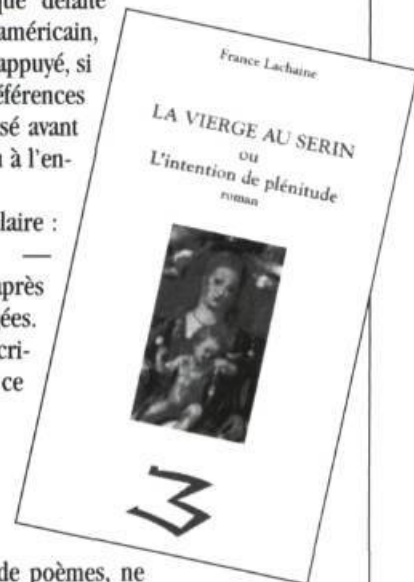
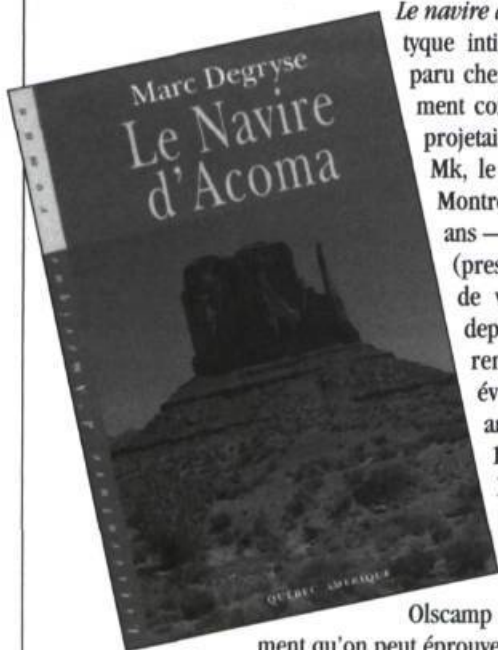
Mais le thème, soyons juste, peut plaire : la fascination pour l'Amérique — l'Amérique en tant que mythe — est après tout une des choses les mieux partagées. En ce cas, on se laissera porter par l'écriture ample et lyrique de Degryse, par ce style qui s'accorde si bien à son sujet.

Faux-fuyants

L'héroïne de France Lachaine, dont c'est le premier roman mais qui a déjà publié au Noroît trois recueils de poèmes, ne part pas vraiment, elle. Toutefois, cette artiste plus ou moins en panne, qui étouffe dans cette petite et sclérosante ville du Nord, « cherche une voie qui la conduirait au contentement ». Pour en arriver là, « elle hésite entre les terres étrangères ou l'atelier ». Choisit



Marc Degryse



l'isolement de l'atelier, mais fait croire à tous qu'elle est partie pour avoir la paix. M., un critique qui s'intéresse autant à l'artiste qu'à son œuvre, l'aidera à figoler le stratagème : il s'occupera de l'appartement inhabité et transmettra des cartes postales provenant des pays prétendument visités.

Ce plan sophistiqué néglige l'épineux problème de l'estampillage des fameuses cartes postales (car ni l'artiste ni son ami ne se déplacent), ce qui est tout de même assez agaçant compte tenu de la place occupée dans la structure du texte par lesdites cartes. Toutefois, on se dira que *La vierge au serin* — quel titre ! le coupable en est Dürer, qui baptisa ainsi l'un de ses tableaux — n'est pas un roman policier, et on optera pour l'indulgence. Mais rien à faire. Ce récit à la fois minimaliste et précieux tourne à vide. Le faux voyage, sujet convenu et déjà vu, ne séduit guère. Et l'introspection annoncée, qui ne se livre que par bribes sibyllines, n'émeut pas davantage. À la fin, l'artiste partira pour de vrai. C'était à prévoir.

Ménage à trois

Le narrateur du *Milieu du jour* part lui aussi. À Turin d'abord, où il est professeur invité, puis dans le Maine et en Floride. Sans compter les réminiscences des voyages passés : la France, la Grèce...

« Il était à peine deux heures. Comment allais-je réussir à traverser le milieu du jour, ces heures creuses remplies de lumière stagnante que j'avais toujours détestées et auxquelles ma vie commençait à ressembler ? » Le voilà donc, le sens de ce titre un peu flou, un peu abstrait : le narrateur est un homme qui traverse un passage à vide, dont l'existence se trouve, au moment où commence le récit, en suspens.

Il a quarante-cinq ans, une femme (Françoise) qu'il désire toujours après plus de vingt ans de vie commune, et une fille (Alice) âgée de vingt-trois ans. Il écrit « des livres invendables ». Et il a une maîtresse (Clara). Un homme, deux femmes : nous sommes une fois de plus en présence de l'éternel triangle amoureux. L'anecdote est minimale : le narrateur, incapable d'un geste définitif, ne peut se résoudre à voir Françoise sortir de sa vie, pas plus qu'il ne peut se décider à vivre avec Clara.

À partir de cette histoire en apparence banale, Yvon Rivard livre un récit émouvant et sensible qui cherche à restituer la vérité d'un être. Dans un monologue intérieur de plus de trois cents pages, le narrateur part à la quête de lui-même. Dénoue les fils de ses relations : avec une

mère à qui il ne sait plus parler, avec un père qui se meurt, avec ses frères, avec Françoise et Clara aussi. Et se demande : comment vivre ? comment aimer ?

Il avait cru un jour choisir une posture : « L'homme n'a d'autre choix que d'être le témoin silencieux des peines et des joies qui l'agitent. » Éloge de l'abstention, en somme. La posture s'avérera suprêmement insatisfaisante. À cet intellectuel qui avait dit à Clara, quinze ans auparavant, en guise de déclaration d'amour : « Tu me cloues au réel », la culture n'apporte aujourd'hui aucun secours. Mais Freud, Nietzsche, Hölderlin connaissent-ils les raisons et les réseaux du cœur ?

Mine de rien, *Le milieu du jour* propose une riche matière : désir, amour, mort, écriture, tout cela même qui fonde l'existence — et, pourrait-on ajouter, tout cela même qui fonde la littérature — est ici convoqué, interrogé, scruté avec une lucidité et une précision déconcertantes. Nous sont ainsi donnés à lire les errements, les angoisses et les incertitudes d'un homme ; pareille mise à nu a toujours quelque chose de profondément troublant.



Yvon Rivard



**SPÉCIALITÉ : Le court tirage,
qualité et service inclus !**



AGMV
«L'IMPRIMEUR» inc.

CAP-SAINT-IGNACE
Téléphone : (418) 246-5666
Télécopieur : (418) 246-5564

MONTRÉAL
Téléphone : (514) 848-9766
Télécopieur : (514) 848-0160

QUÉBEC
Téléphone : 1 800 363-2468
Télécopieur : (418) 658-6620

SHERBROOKE
Téléphone : 1 800 363-2468
Télécopieur : (418) 246-5564

IMPRESSION SOIGNÉE DE VOS LIVRES, PÉRIODIQUES ET BROCHURES.